

“ LE CORPS EST UNE MARCHANDISE ”

La presse, “ l’actualité ” s’est fait largement l’écho de la parution d’un ouvrage ‘de référence’ : une *Histoire du corps* (1). J’ai saisi cette occasion pour rédiger quelques mots de *mon* actualité sur ce thème.

Dans ce que je vis en ce moment, mon corps, pas plus que mon âme, n’existent pour moi. J’écris, je pense à ceux qui me liront, je vois la campagne bretonne défiler au crépuscule et un passager voisin faire des mots fléchés ; je me sens bien, détendu et quiet, légèrement et agréablement tendu vers ceux pour qui j’écris. **Je... vous... écris...** mettant ainsi en acte dans l’instant présent mes relations avec vous, connus et inconnus, réalisant (faisant réel) aussi mon engagement envers moi-même, envers le monde, et envers les autres et les projetant vers l’avenir par l’écriture qui demeurera.

Pour dire cela, ce que je vis en ce moment, je n’emploie ni le mot *corps*, ni le mot *âme* (ni le mot *conscience*). Ce ne sont ni ‘mon âme’, ni ‘mon corps’, si de telles ‘choses’ existent, qui agissent, sentent, vibrent, se tendent vers l’autre en ce moment : c’est moi. Je n’utilise pas les mots ‘âme’, ‘corps’ pour dire justement et sensiblement ce que je fais maintenant.

Je vois plutôt l’usage de ces termes dans des débats théoriques ou idéologiques.

Même lorsque je parle de mon histoire personnelle comme une évolution vers un corps qui soit davantage ‘mien’, j’utilise des mots qui viennent davantage du champ théorique que les mots des récits de mon vécu. Je m’élève alors de moi-même pour faire un résumé abstrait.

Ce que j’ai vécu dans ce domaine, ce sont des tas d’histoires que j’ai en partie racontées, et que je peux aujourd’hui résumer rapidement en disant : j’ai commencé, voici bien longtemps, un grand mouvement personnel vers une sensibilité tendre et bien dite ; depuis quelques années ce mouvement s’est intensifié, aussi grâce à la conscience que j’en ai prise et à l’intérêt que je lui porte. Cette sensibilité tendre dont je parle, je la remarque aussi bien dans ses dimensions affectives et intellectuelles (ce qui n’est plus très neuf pour moi) que sous ses aspects sensoriels, esthétiques, relationnels, sociaux, éthiques...

Donc, que ce soit dans mon présent présent (actuel et actif) ou dans ma manière de présenter mon vécu passé, j’ignore l’usage des termes de corps, d’esprit. Dans ma présence aussi bien à moi-même ici et maintenant qu’à mon histoire vécue, ‘Je’ ne suis ni corps ni âme, ‘Je’ suis sujet des verbes d’action, ni plus, ni moins : je suis celui qui écrit, qui voit, qui sent, qui imagine l’autre, qui goûte, qui s’ouvre, qui se rétracte, qui désire, qui se déprime, qui se tend, qui se remémore, qui se dit qu’il sent et qui se nomme ses sensations, ses sentiments, qui juge et qui décide ...

Voilà donc quelques mots éphémères, provisoires, à ne pas graver dans le marbre, pour vous parler de **mon** actualité, de ma réalité en acte.

**_*_*

Pendant ce temps, en dehors de moi, le corps envahit la sphère médiatique, politique et juridique. Non pas votre corps vécu ni le mien, mais **Le Corps**, ce terme qui est au mieux un concept théorique, mais le plus souvent une notion vague et floue utilisée sans précision par toutes les idéologies, par des systèmes institués d’idées générales.

J’entends une évolution assez récente concernant les idéologies du corps, évolution que je caractérise par ce slogan révélateur : “ Le Corps est une marchandise ”. Je souhaitais, tracer ici en

¹ *Histoire du corps*, deux volumes, de Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine & Georges Vigarello, Ed. du SEUIL, Paris, 2005

quelques mots une esquisse de cette évolution, dans laquelle je vois une des formes récentes de l'oppression.

J'ai suffisamment côtoyé, dans les années 70, le grand mouvement féministe pour me rappeler l'un de ses slogans forts. " Mon corps est à moi " criaient ou chantaient les femmes, signifiant par là leur refus d'être possédées par leur mari, leur père, refusant de se soumettre aussi au pouvoir du curé, du juge, du chef de famille, du médecin ou du politicien dans des domaines où elles voulaient pouvoir décider elles-mêmes, notamment la sexualité et la maternité.

Puis, le mouvement féministe a marqué le pas, en même temps que bon nombre d'autres mouvements de libération et le discours économique et financier a pris une place dominante, voire hégémonique, dans le champ politique, social, et même moral.

Le slogan " mon corps est à moi ", d'un sens libérateur, a pris un sens économique. S'il est à moi, cela signifie désormais que j'en suis le propriétaire, que c'est moi qui dois en tirer profits et bénéfices. De libératrice, la revendication est devenue libérale (au sens étroit d'un libéralisme économique) : chacun doit être libre de traiter son corps à sa convenance, de le louer en tout ou en partie, de le vendre. Je dois 'pouvoir en faire ce que je veux'. Nous retrouvons ici la confusion simpliste entre liberté et volonté, confusion qui permet de passer sous silence les dimensions institutionnelles et collectives de l'émancipation (de la libération. Cf. Hannah Arendt, « Qu'est-ce que la liberté ? », *in La crise de la culture*).

" Traiter le corps comme l'objet possible d'un échange marchand, ou au moins comme un objet dont je suis propriétaire ", voilà un soubassement idéologique de bon nombre de phénomènes " d'actualité ", ici ou chez nos voisins : mères porteuses, prostitution (ce n'est pas la prostitution qui est nouvelle, mais l'apparition d'un débat sur le libre droit de se prostituer...) achat et vente de sang, d'autres tissus humains, d'organes, 'piercing', 'body building'...

Depuis des millénaires, l'appartenance et la soumission de l'individu à la tribu ou à la communauté religieuse se manifeste par des marquages corporels rituels. Les pratiques corporelles dont je viens de parler se revendiquent de la liberté individuelle, mais j'y vois plutôt, moi, les marquages corporels nouveaux d'une soumission (d'une oppression intériorisée) au nouvel ordre économique mondial.

Chaque personne en charge de sa propre éducation (que j'ai pris l'habitude d'appeler : chaque « *s'éduquant* ») peut se libérer des conséquences individuelles de cette soumission. Non pas seulement en lisant cet article, mais en s'entraînant régulièrement à une fine verbalisation de son vécu conscient (cf. début). Ce chemin commence par la mise en mot des sensations et sentiments (du présent sensible et affectif) et par l'élaboration de récits de vie faisant la première place au récit des sensations.

Comment croire encore à un rapport de propriété entre moi et mon corps si je fais des récits ajustés de ce que je sens ? C'est à travers ce travail (par cette '*perlaboration*' comme le dit Jacques Ardoino), qui ne sera pas toujours simple et agréable, que j'apprendrai à ne plus voir mon corps comme un objet que je possède ou comme une entité que je soumetts à 'mon bon plaisir'. C'est par ces récits que je le ferai de plus en plus et de mieux en mieux 'mien', et que je m'inventerai par là de nouvelles façon de résister à des idéologies dualistes et oppressives. Lors de notre entretien (Cf. préface de mon bouquin *Eduquer pour une société durable*) André de Peretti montre que l'acquisition d'un '*esprit de résistance*' est pour lui au cœur des visées de l'éducation. Voici une manière, la première je crois, de s'en approcher.

Jean-Marc FERT, novembre 2008 (réécrit à partir d'une ébauche de mars 2005).